

Memory and dream de Charles de Lint a été une grande révélation pour moi, à l'époque où je l'ai lu. Il s'agissait de fantasy urbaine, d'une fantasy qui ne se terrait plus dans le Moyen Âge mais s'insinuait dans notre quotidien. Je vivais alors depuis quatre ou cinq ans aux Etats-Unis. Je m'y sentais étranger, complètement déplacé par rapport à toutes mes références socioculturelles. Pour écrire ce texte, j'ai donc choisi de mettre en scène tout ce qui m'était personnellement étranger d'une manière ou d'une autre. Afin d'exprimer ce sentiment d'exil et de décalage que j'éprouvais.

## L'Onyre du givre

A Charles de Lint, avec respect

*"I have seen you... in this white wave you are silent  
You are breathing in this white wave... I am free."  
Sarah McLachlan–Silence.*

La lumière du petit jour scintillait dans les cristaux minuscules, parfois éruption de phosphènes mordorés, parfois cascades de piqûres d'étincelles. Aux étoiles presque opaques succédaient de longues coulées de glace, blanc mat sur l'échine, transparentes au niveau du corps qui capturerait la lueur diurne et ses variations. Les intensités se répondaient les unes aux autres puis par groupes, générant une symphonie compliquée qui échappait aux passants emmitouflés dans leurs écharpes et bonnets de laine.

Béatrice secoua la tête. Avec répugnance, elle s'extirpa de sa contemplation. Elle venait de perdre un quart d'heure à examiner les canalisations et n'avait pu s'empêcher de dériver. Une fois encore. Par quelque mécanisme inconscient, elle entraînait toujours en transe quand elle observait l'œuvre du froid.

– Sont gelées, hein ? fit une voix rauque dans son dos.

Avec un sursaut, la jeune femme regarda en arrière. C'était Monsieur Darux, un retraité qui vivait au premier de leur immeuble. Quand il la reconnut, le vieillard se renfrogna et murmura :

– Bon, c'est pas tout, ça. Mais j'ai encore du pain sur la planche.

Il tourna les talons et s'enfuit aussi vite que ses rhumatismes le lui permettaient.

Béatrice soupira. Décidément, elle avait le don de provoquer ce genre de réaction. Ce qui expliquait en partie pourquoi elle n'avait pas d'amis : au premier abord, les gens l'évitaient sans s'interroger sur le pourquoi de la chose. Et s'ils l'abordaient, ils tentaient de dénicher la première excuse pour s'échapper dès qu'ils avaient vu son visage. Non que celui-ci fût difforme, bien au contraire : avec ses longs sourcils sombres, naturellement fins, qui s'élançaient en accent circonflexe inversé depuis un nez droit aux ailes à peine dilatées, avec ses joues plates qui s'achevaient en un menton en forme d'ogive arrondie, avec ses grands yeux vert émeraude, sa bouche pleine et ferme, elle aurait pu passer pour un modèle. Le reste de sa silhouette ne déparait en rien ses traits ; ni trop restreinte, ni trop hypertrophiée, elle n'entraînait pas dans la catégorie d'élégant salsifis non plus que celle de boulette. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? D'aucuns l'auraient qualifiée de belle, et pourtant... Pourtant, elle se sentait dans la défroque d'un épouvantail.

Béatrice se releva. Sans prendre la peine d'épousseter son manteau, elle se dirigea vers la cathédrale. Le trottoir disparaissait de loin en loin sous des croûtes d'eau givrée, rendant la progression des badauds lente, erratique. Le monde entier tournait au ralenti et par saccades. Là, un homme s'appuyait contre un mur pour se soutenir dans un passage particulièrement dangereux, jurant dans sa barbe contre la difficulté de maintenir un semblant de dignité. Un peu plus loin, des gamins s'amusaient à glisser sur la glace ; à chaque faux pas, chaque dégringolade plus ou moins bien amortie, ils explosaient en un bris de rires réjouis. Béatrice, quant à elle, avançait à son habitude : d'un pas ferme et décidé. Elle jouissait d'un sens de l'équilibre infailible, parvenait à marcher avec grâce, voire souplesse.

Le froid la fascinait... Elle ne vivait jamais avec autant d'intensité qu'en hiver. Lorsque les arbres se dévoilaient sans pudeur, que le vent hantait les rues en portant ses griffes aux cous offerts, il lui semblait renaître, s'extirper enfin d'un long rêve embrouillé, flou. Elle avait d'ailleurs grand mal à se souvenir du

passé. A un mois de là, les événements défunts se décomposaient en primitives : ça, un son, des couleurs, là, un parfum, un froissement d'étoffe. Du fait de ce handicap, la jeune femme ne parvenait jamais à se rappeler les personnes qu'elle ne voyait que de temps à autre. Dans la pléthore de spécialistes des troubles mémoriels qu'elle avait consultés, nul n'avait réussi à cataloguer son mal. C'était une sorte de malédiction, un sort jeté par quelqu'un et pour une raison qu'elle aurait oubliée.

Comme tenue de travail, elle avait revêtu sa longue robe noire traversée de l'épaule à la taille par une ligne écarlate. Elle y avait agrafé sa broche de cristal en forme de camélia. A chaque pas, surtout quand elle traversait une plaque de verglas, des tentacules d'air froid s'insinuaient le long de ses jambes. Elle aimait ce combat entre la chaleur de son intimité et la morsure du réel. Ce détail aussi lui permettait de garder une emprise sur sa propre vie, même si elle échouait à en comprendre le déroulement.

Enfin la cathédrale se profila en gris sombre conte le camaïeu des roses orangés qui illuminait le ciel. De longs nuages s'infiltraient dans les zones colorées, caméléons célestes au relief argenté. Les tours jumelles de la façade se dressaient en un vain effort de conquête de l'instabilité atmosphérique. Juchées de loin en loin, les gargouilles se moquaient en silence de cette prétention ; si haut la pierre arrivait-elle à monter, si lourde serait-elle à retomber.

Le maître des lieux se nommait Jean d'Aubépin. Descendant d'une famille fortunée, le prêtre passait pour un excentrique. Il attirait foule lors de ses sermons ; nul ne savait de quelle fantaisie il émaillerait ses monologues—il était capable de maudire les fées ou d'intimer la méfiance à l'égard des gobelins, si bien que nombre d'athées se rendaient à la messe par pure distraction. Autant dire que la quête assurait à l'ecclésiastique une rente aussi dodue que superflue ainsi que le pouvoir d'engager à son service plusieurs personnes. Une bonne, bien sûr, mais également un maçon, un jardinier... et Béatrice. Comment cet emploi lui avait échoué, elle l'avait bien entendu oublié. Elle ne se souvenait même plus de sa première rencontre avec le personnage. Il aurait pu avoir assisté à sa naissance, bien qu'elle en doutât fort. Le vieux bavard n'aurait pas manqué de laisser échapper un indice. Se le serait-elle seulement rappelé ?

Le religieux l'attendait sur le parvis. Il arpentait à grand pas l'espace entre les deux tours, générant, par la même occasion, de violents tremblements de soutane. Ses mains décharnées agrippaient de manière presque désespérée un énorme livre à la couverture noire bordée de blanc. Quand il aperçut son employée, le père d'Aubépin s'immobilisa, la face inondée de soulagement.

– Ah, enfin vous voilà, Béatrice ! Vite, venez avec moi !

Il lui tendit l'ouvrage puis s'empara de son bras en la dirigeant vers l'entrée de la cathédrale. Habituee aux inspirations nocturnes de l'abbé, la jeune femme se prêta au jeu sans protester. Tant qu'il continuait à la payer grassement, elle n'avait rien à y redire.

– J'ai eu un nouveau signe la nuit dernière, reprit-il, la voix imbibée d'angoisse. J'ai rêvé qu'elles se réveillaient. Allez savoir quels fléaux elles pourraient invoquer si cela se produisait.

Puis poussant son employée en avant avec des tapes amicales dans le dos, il ajouta :

– Pressez-vous, mon enfant ! La tour ouest vous attend.

Sur ce, il referma sur elle la porte de l'escalier.

Béatrice resta un instant immobile dans la pénombre du rez-de-chaussée. La proximité de la nef la rendait nerveuse. Elle avait bien tenté d'assister à la messe, une fois—l'un de ses rares souvenirs nets—, mais elle avait été saisie de nausée dès que le père d'Aubépin avait commencé à agiter les mains au-dessus d'une flamme et à parler de cannibalisme. Ce n'était certes pas par vocation qu'elle avait accepté ce travail. Depuis cet incident, elle devait toujours patienter à cet endroit, appuyée contre la fraîcheur des pierres centenaires.

D'un mouvement du cou, elle ramena la masse de sa chevelure d'ombre dans le dos. Elle grimpa les marches le plus vite possible puis s'installa dans le fauteuil aménagé pour elle, juste assez surélevé pour que sa voix portât vers l'extérieur, jusqu'à la façade sculptée. Alors elle posa le livre sur ses genoux, l'ouvrit au début du premier chapitre. D'une voix forte, au timbre chantant, elle commença à lire :

– *Franz Kleinfrau s'est mis à tuer parce que les dents de ses patients pourrissaient. Le phénomène n'avait rien d'habituel, loin s'en faut : il y avait un bail que les rayons gamma bombardés par les E.T. faisaient changer leurs plombages de place.*

Le sourcil relevé, la lectrice referma le volume afin d'en examiner la couverture : *La racine du mal* par Gérard M. Ledentu. D'après le synopsis imprimé au dos de l'ouvrage, il s'agissait d'une histoire de tueur psychopathe qui ne s'attaquait qu'aux écrivains de science-fiction. Béatrice soupira avant de reprendre sa lecture. Le récit avait beau être mal écrit, elle se demandait comment il raffermirait la léthargie des gargouilles.

A midi, la brave Simone Beaulieu lui apporta un plateau-repas. Puisqu'elle connaissait les goûts de Béatrice, elle lui avait fait du gaspacho et du flan à la menthe. Au fil des jours, les deux femmes avaient appris à respecter leurs distances mutuelles ; même si l'affection manquait au rendez-vous—comme d'habitude—elles s'appréciaient l'une l'autre de manière indirecte.

– Depuis que vous travaillez pour lui, m'sieur l'abbé est tellement mieux dans sa tête ! avait confié la bonne, quelques jours auparavant. Elle avait presque pleuré, en avouant cela, comme si elle craignait qu'on internât le prêtre ou qu'il ne finît par se tuer lors d'une crise de folie. C'était son amour pour lui qui l'avait convaincue de regarder Béatrice sous un jour différent, pas les qualités réelles de cette dernière. Et quand elle était motivée, Simone savait cuisiner de main de maître ; pour le plus grand plaisir de la lectrice.

Aux alentours de deux heures, Jean d'Aubépin surgit de la cage d'escalier avec sa fébrilité coutumière. Il se pencha pour scruter les sculptures monstrueuses, avec intensité, les pieds à quelques centimètres du sol de pierre. Au grand soulagement de son employée, il finit par se remettre d'aplomb avant de se tourner vers elle. Durant le manège, Béatrice n'avait pas interrompu sa lecture, car il lui fallait tout d'abord obtenir le consentement du religieux.

– ...*Kleinfrau* décida alors de sculpter les gencives de Pagel au ciseau à bois. Il voulait tempérer l'entropie du carnage par un agencement artistique à la Le Corbusier : laisser entrer la lumière dans les ténèbres sanguinolentes...

– C'est bon, mon petit ! coupa d'Aubépin, tout réjoui. Celles-là ont eu leur compte. Il est temps de s'occuper des autres.

– Mais mon père, êtes-vous sûr qu'une telle histoire est appropriée ? C'est violent, répugnant. Cela ne risque-t-il pas de capter leur attention au lieu de l'endormir ?

– Tout dans la psychologie, Béatrice, tout dans la psychologie ! Comprenez bien que, pour une gargouille, un meurtre fait partie du quotidien. Ces créatures sont nées du malin. Nous les avons apprivoisées pour protéger nos lieux saints d'autres démons ou esprits, mais leur essence est la même que celle de Satan. Avec le manque de foi actuel, si elles se réveillaient, elles transformeraient le monde en vaste charnier. C'est pourquoi seules des histoires d'atrocités les confinent dans la léthargie. Et il faut qu'elles y restent. Surtout pas de récits de bonté ou de magie blanche, ni de fées, ni de...

L'ecclésiastique s'interrompit abruptement, les yeux ronds, la bouche bée, à la façon de quelqu'un qui vient de commettre un impair. Il se ressaisit aussitôt. Avec son habituelle insistance polie, il poussa la jeune femme vers sa nouvelle destination. De bonne grâce, Béatrice emprunta la galerie du deuxième pour se rendre à l'autre tour. Les gargouilles partageaient, censément, une conscience collective, mais du fait de la conductivité *métempyrique* de la pierre, les propos récoltés par les gardiennes postées à l'ouest mettaient un long moment avant d'atteindre celles de l'est. Fort heureusement, la lectrice n'avait pas à reprendre le récit depuis le début. Le prêtre avait élaboré toute une série d'hypothèses biscornues, afin d'estimer la vitesse des paroles de Béatrice lorsqu'elles traversaient la chaîne des statues, ainsi que la notion du temps de la gargouille-type. Grâce à cette théorie, la jeune femme était dispensée de relire plusieurs dizaines de fois la même histoire aux différentes créatures de pierre.

Un fauteuil identique au premier l'attendait à l'est. Elle s'y installa confortablement puis reprit le fil du récit où elle l'avait interrompu. Il lui fallut patienter de nombreuses pages avant que l'agonie de l'écrivain torturé par *Kleinfrau* ne s'achève. S'ensuivit un curieux passage, presque poétique, décrivant la campagne vendéenne en hiver. C'est alors que la neige se mit à tomber.

Malgré elle, Béatrice frissonna, non pas en raison du froid mais parce que le vent sifflait dans ses oreilles dans des fréquences intolérables. C'était une curieuse sensation, similaire à l'ouverture d'un canal sonore sur un autre monde. Cela dura près d'une minute pendant laquelle la lectrice crut s'évanouir plus d'une fois. Puis le brouhaha urbain s'imposa de nouveau, en partie muselé par la neige qui, à présent, s'abattait avec plus d'insistance.

En fin d'après-midi, Béatrice descendit de la cathédrale. Elle avait accompli son devoir pour la journée. Maintenant, elle voulait s'enfuir loin du monument religieux, dans un domaine où elle se sentirait plus à l'aise : la Crypte. Elle remit l'ouvrage de Ledentu à l'abbé qui, comme à son habitude, la guettait en bas des marches.

– Vous avez bien travaillé, mon petit, fit-il de sa voix grave entamée par l'âge. Je ne pense pas qu'elles se réveilleront de sitôt, surtout avec la neige. Vous pouvez prendre quelques jours.

– Mais, mon père...

– Il n'y a pas de mais qui tienne ! Vous venez ici tous les jours, même le week-end. Il est temps de prendre des vacances ; payées, bien sûr.

Béatrice n'insista pas. Elle aimait son labeur quotidien mais le froid amenuisait sa patience. Lorsque la glace s'exprimait dans le ciel, une seule envie la tenaillait : courir dans les rues, recevoir les piqûres du froid sur sa peau enfin réceptive aux sensations, enfin vivante.

Elle s'éloigna sans hâte, le regard de d'Aubépin rivé sur son dos. Le vieillard semblait démontrer vis-à-vis d'elle un intérêt extra-professionnel ; il était attentif aux moindres gestes, aux plus banales paroles de la jeune femme. Sans doute sa folie avait-elle inclus la lectrice dans un vaste dessein que seul un esprit déréglé aurait pu espérer appréhender.

Au premier tournant, Béatrice s'immobilisa. Personne dans la rue. A présent, la neige formait des draperies blanc cassé, injectées de soufre çà et là au hasard des halos de lumière dont les lampadaires imbibaient l'atmosphère. Ses pieds disparaissaient presque dans la couche de flocons encore tendre, l'ébène de sa chevelure et de son manteau se métamorphosait peu à peu en fourrure d'albâtre chinée de noir.

D'un mouvement des épaules, elle pulvérisa la fine carapace, puis partit en courant, les bras déployés, le manteau sombre grand ouvert, claquant dans l'air telle une voile gonflée par le vent. Ses jambes la propulsaient avec une amplitude de plus en plus grande tandis que le temps ralentissait. Giflée par les particules de neige, en quasi suspension dans l'air, elle devenait vaisseau du froid, happé par les vagues immaculées d'un océan de silence.

A quelques rues de là, elle parvint à l'impasse des Condamnés. Deux cents mètres plus loin, après la Place du Pilori, le cimetière des Boucliers étendait ses allées hantées de nuit par une population en mal de sensations morbides ou, lorsque le temps s'y prêtait, charnelles. Une seule porte troublait la grisaille des murs immenses de l'impasse, un petit battant de métal bleu outremer que côtoyait, posée en haut de la muraille et sur le point de s'envoler, une poignée de sonnerie en forme de chauve-souris.

Béatrice tira la sculpture vers elle ; un hurlement de loup lui répondit, bientôt accompagné par toute une meute. La porte s'entrebâilla sur un visage noyé d'ombre, se referma puis, après un cliquetis de chaîne, se rouvrit pour laisser passer la cliente. Le hall d'entrée évoquait un lieu sacré, avec sa voûte aux pierres apparentes, ses arêtes sobrement sculptées et ses alcôves abritant des statues d'anges à tête de démon. Chaque visage monstrueux était éclairé par en dessous. Comme les lumières colorées variaient en intensité dans le temps, les ombres s'allongeaient ou s'amenuisaient, insufflant aux traits rocheux une vie inquiétante. La majorité de cette antichambre était plongée dans une pénombre un peu brumeuse, parcourue d'éclairs bleutés. En son centre s'élevait une construction de marbre, semblable à un monument funéraire. Le sommet de sa façade s'ornait d'une étoile à cinq branches taillée dans une pierre noire que traversaient des coulées carmin.

Béatrice se tourna vers le portier, une femme grasse habillée de dentelle violet-brun et de soie pourpre, au visage blafard rehaussé d'un maquillage au charbon et surmonté d'une explosion de cheveux noir corbeau. Elle s'appelait Léa. Toutes deux se fixèrent, les yeux dans les yeux, sans animosité. C'était sans doute le seul endroit où nul ne craignait ni l'étrange ni la différence. Cet échange de regard en démontrait à lui seul la nature. On pouvait y être seul mais jamais aliéné.

La main du cerbère se propulsa à une allure vertigineuse vers le poignet de la nouvelle venue. Ce rituel presque quotidien, mais nécessaire, tenait du pacte psychologique : les deux parties en avaient besoin afin d'entretenir des relations sans heurt.

– Pas toi, ma belle. Surtout pas ce soir, fit Léa d'une voix épaisse quoique relativement aiguë.

Béatrice rempocha son billet sans répondre. Elle ne comprenait pas ce que la soirée avait de spécial ; à dire vrai, elle s'en moquait. D'un pas assuré, elle se dirigea vers l'entrée du tombeau. Au moment même où elle se baissait pour emprunter l'escalier en colimaçon qui s'enfonçait vers la partie principale de l'établissement, le loup et ses frères annoncèrent l'arrivée de nouveaux clients. Cela lui parut étrange ; il n'était pas sept heures, un jeudi. D'habitude, personne ne venait avant dix heures, en semaine. A part les employés et elle.

La Crypte avait été fondée dans les années cinquante par un couple de lesbiennes adeptes du satanisme. D'aucuns disaient que le côté démoniaque n'avait été qu'une manière de rendre leur homosexualité moins outrageuse en des temps plus intolérants. Avec la mode de la morbidité à tendance déprime chez les jeunes générations, l'endroit avait évolué en discothèque "gothique" hantée par "néo-sorcières" ou "pseudo-vampires," toutes créatures de la nuit vêtues de ténèbres et fardées de brouillard.

L'escalier conduisait à un vaste complexe de salles reliées entre elles par des passages tubulaires aux pierres saillantes. Bien entendu, chaque pièce abritait son sarcophage ou son lot d'effigies maléfiques. Selon l'heure, différents *effets* se mettaient en œuvre pour transformer l'atmosphère du tout au tout. Parfois, un brouillard épais se déversait par la bouche de certaines créatures, cachant le sol : des spots de lumière blanche muaient alors la nappe cotonneuse en un immense lac luisant tandis que les autres sources

d'éclairage s'effaçaient une à une. Puis, lorsque la couche nuageuse se dissipait, certaines statues commençaient de scintiller dans l'obscurité. Après quoi leur teinte changeait parfois, passant d'un vert aquatique à un rouge sanguin, à moins que des rayons colorés ne vissent percer la nuit rétablie ; la fumée des cigarettes se lovait dans les volumes photoniques, imprécise mais épaisse, fantôme multiforme en voie d'extinction. La musique omniprésente soulignait et complétait l'ambiance en évolution. Elle savait devenir climatique, voire sinistre, incantatoire ou dissonante. Les groupes à tendance gothique y avaient la part belle mais les haut-parleurs jouaient parfois des pièces religieuses, comme les madrigaux de Roland de Lassus ou les motets d'Anton Bruckner.

Béatrice possédait la plupart des CDs que la Crypte diffusait. Sur ce plan, elle partageait les goûts de Flore Dolasi, l'une des deux fondatrices du lieu. Quand la jeune femme découvrait de nouvelles œuvres intéressantes, elle s'en ouvrait à son aînée, qui ne tardait guère à se procurer le disque avant de le passer dans la discothèque. Cela renforçait le sentiment d'appartenance de la visiteuse : la musique ne subissait pas la malédiction de son amnésie. Lorsqu'elle entendait une mélodie ou une série de sons, Béatrice était capable d'identifier le compositeur ou les musiciens, comme si son cerveau avait aménagé sa mémoire dans ce seul dessein.

Ce soir-là, il y avait du monde. Curieusement, la plupart des clients s'étaient rassemblés autour de la piste de danse alors qu'il n'y avait rien à voir. De temps à autres, de fausses messes noires s'y déroulaient, mais ce n'était pas le cas pour l'instant. Au centre de l'immense espace délimité par des piliers doriques, un disque métallique reposait sur trois effigies symbolisant l'union hédoniste : le succube, l'incube et la faiseuse d'anges. Trois rampes descendaient en spirale de cette plate-forme. Loi au-dessus, le plafond s'incurvait pour former un tuyau sombre qui montait probablement jusqu'au toit de l'édifice. Béatrice s'était souvent interrogée sur la présence de cette cheminée ; l'explication la plus plausible impliquait le système de ventilation. Pourtant, il était rare que les différentes émanations nicotiques ou autres s'aventurent dans le conduit : de nombreux événements les capturaient à cinq mètres à peine du sol.

La jeune femme se dirigea vers le bar, où Flore et sa compagne, Mélanie Zérafim, concoctaient des breuvages bouillonnants et phosphorescents sous l'œil aviné d'un gentilhomme du dix-neuvième siècle. Toutes deux levèrent la tête avec un ensemble parfait. Tandis que Mélanie s'esquiva dans la pénombre, sa partenaire tourna le regard vers la piste de danse. Loin de ralentir, Béatrice déchaussa ses épaules du manteau qui commençait à l'étouffer.

Tout à coup, les lumières s'enfuirent. Au même instant, la foule poussa un soupir d'approbation. Incapable de continuer sans trébucher, la jeune femme s'immobilisa. Un halo bleuté émergeant de derrière les piliers dessinait en contre-jour les silhouettes des clients amassés autour de la piste. Un nouveau spectacle ? A sept heures du soir, un jeudi ? Elle eut un geste de dédain. Peut-être le huit janvier était-il un jour férié pour le satanisme, après tout. Pourtant, comme la curiosité la gagnait peu à peu, elle s'approcha de la piste, le manteau sur le bras. C'est alors que la musique s'éleva : un accord de guitare soutenu par des chœurs monastiques, puis un rythme synthétique hanté par le chant grégorien plus fort. La jeune femme ne reconnut pas le morceau. On aurait dit du Delerium, mais la voix féminine qui se lovait le long des notes, pleine d'émotion et de sensualité, appartenait indéniablement à Sarah McLachlan. Béatrice ne se souvenait pas d'une collaboration entre les deux, ce devait être une surprise de Flore.

Le centre de la piste ruisselait d'une lumière aquatique, intense et apaisante à la fois. Quelque chose scintillait dans le corps des trois faisceaux entrelacés, quelque chose de léger, brillant, en constant mouvement, qui disparaissait au contact du disque métallique de la piste : de la neige. Fascinée, Béatrice laissa le manteau glisser de son emprise. La combinaison de la musique et des reflets azurés sur les cristaux de glace la plongeait doucement dans un état somnambulique.

Soudain elle se retrouva dans l'espace piqueté d'étoiles bleues. Malgré elle, son pied dessina un cercle sur le sol. Une de ses mains fusa vers le ciel, bientôt suivie par l'autre en une série de mouvements ondulants. Ses épaules et sa tête se mirent à flotter sur la cadence musicale. Que lui arrivait-il ? Le regard levé, elle tentait de se frayer un chemin vers le haut, vers l'espace : son corps ne lui obéissait plus. Ses bras ébauchaient des figures nuageuses tandis que son torse se tordait d'impossible manière en phase avec la mélodie. La voix de la chanteuse vibrait dans ses poumons, lui arrachant un soupir après l'autre, peignant sur son visage une tristesse extatique qu'elle ignorait abriter. Les particules en suspension pénétraient le vert de ses yeux pour s'écouler le long des joues en perles d'émeraude qui se brisaient ensuite sur le métal de la scène. Puis ses cheveux s'animèrent d'ondulations préhensiles, piégeant les flocons qui prirent alors des dimensions gigantesques. Le temps d'une croche, la jeune femme accompagnait la chute de tel cristal, à la poursuite de l'éclat coloré striant la limpidité de la surface gelée. Et elle dansait, incapable de s'en empêcher, de comprendre pourquoi elle se sentait prisonnière de ce microcosme sonore, bleu et glacé.

Enfin, elle chevaucha le timbre vocal dont les accents dramatiques lui donner l'impression de voler. Elle s'éleva lentement au travers du rideau floconneux, laissa les photons ruisseler sur sa chair gorgée de musique. La lumière l'éblouissait, le chant l'hypnotisait, le froid l'extasiait...

Puis elle crut reprendre conscience. Dans le cocon de cet univers, elle aperçut une forme blanche, une silhouette féminine aux traits brouillés par la neige. Pour Béatrice, l'univers se figea. Le sol la soutenait de nouveau, le chagrin l'avait quittée, le sort avait relâché son emprise. Ce fut comme le signal du changement d'ambiance : des chants de loups s'élevèrent, l'éclairage se métamorphosa, réintégra la routine du quotidien, le flux de flocons se tarit.

La jeune femme ne prêta aucune attention aux applaudissements du public. Là, dans la foule, elle avait repéré une inconnue vêtue de blanc, événement remarquable dans un endroit tel que la Crypte. Comment cette cliente avait-elle pu passer outre Léa, le Cerbère de l'entrée ? Béatrice ne prit pas le temps d'y réfléchir. L'autre venait de se fondre dans la masse humaine, vers la sortie de secours. Sans penser à récupérer son manteau, la danseuse partit à sa poursuite.

La neige ne tombait plus, mais Béatrice avait du mal à poursuivre sa proie. La silhouette d'albâtre paraissait plus agile qu'elle, prompt à s'extirper des couches poudreuses les plus épaisses. Pourtant, lorsqu'elle était sur le point de disparaître dans le labyrinthe urbain, elle ralentissait sans raison évidente, se laissant rattraper juste un peu avant de repartir à toute allure.

Au sortir de la discothèque, Flore avait attendu Béatrice pour lui tendre son manteau avec un étrange : « J'espère que cette fois sera la bonne... » souligné d'un sourire non moins mystérieux. La jeune femme y repensait, maintenant, alors qu'un sentiment de familiarité l'assaillait à la vue de la longue chevelure blanche qui se fondait presque au décor enneigé. Sans ce satané problème de mémoire, elle aurait pu plaquer un sens au désordre causal dans lequel elle chavirait. Son instinct lui soufflait de s'accrocher aux pas de l'inconnue, insinuant que, là peut-être, se trouvait une solution au rébus de sa vie.

Après un long détour par le centre ville, la course-poursuite les ramena au cimetière des Boucliers. Béatrice parvint au mur d'enceinte essoufflée, incapable de repérer sa proie tout à coup hors de vue. Elle ne voyait que la pierre grise, lépreuse du mur, les piques du sommet, la couche neigeuse du trottoir... Pas d'issue, pas de porte ouvrant sur le domaine des cadavres. Seule tache de couleurs dans cet univers terne, une affiche s'étalait à la frontière entre la lumière malade d'un lampadaire et la nuit.

Béatrice s'en approcha ; il s'agissait d'une publicité pour un restaurant scandinave qui vantait *La cuisine de l'imaginaire*. Y était représenté un elfe ingurgitant des pâtes en forme de mots. De sa bouche émergeait : "...ague blanche, tu te tais." D'après l'adresse, l'établissement se situait à deux pas de l'appartement de la jeune femme.

Elle fit mine de s'éloigner quand elle perçut une étrange vibration dans l'image. Une seconde durant, elle crut voir l'elfe refermer les mâchoires, mais elle ne put se convaincre de la réalité du mouvement. Intriguée, elle souleva le papier, dévoilant ainsi un espace sombre, traversé de pulsations régulières. Presque par instinct, elle avança la main et, incrédule, la vit s'enfoncer dans la pierre. Elle la retira aussitôt. De deux choses l'une, soit elle rêvait, soit elle délirait. Elle finit par décider que la chose importait peu. Alors, mi craintive mi curieuse, elle plongea le corps entier dans la zone d'ombre.

Au-delà de l'ouverture, un couloir et des marches. Un long escalier descendait, éclairé de loin en loin par des torches à la flamme verdâtre. Des profondeurs du tunnel montaient des éclats de rire, des conversations. Le bruit d'un lieu public, peut-être un bar...

C'était un restaurant. A l'entrée, un majordome en tenue blanche demanda à Béatrice son nom ainsi que son élément préféré. Quand elle cita le goe, il ne broncha pas, se contenta de parcourir de l'index droit les pages parcheminées d'un énorme registre. Sans doute rêvait-elle, en fin de compte. Elle avait imaginé le goe comme principe élémental opposé au feu ; une sorte d'anti-combustion qui générait de la matière à partir de cendres tout en absorbant de la chaleur, produisant ainsi du froid. Le manque de réaction de l'employé l'incommodait fort ; elle haïssait les flegmatiques qui prétendent ne jamais être surpris.

– Béatrice Freyard, murmura l'homme, le doigt immobilisé sur une ligne à la calligraphie obscure. Oui, vous avez une réservation. Votre hôtesse est déjà arrivée.

La jeune femme haussa les sourcils. Elle n'avait jamais mis les pieds dans cet établissement, du moins en avait-elle la conviction, ne pouvant se fier à sa mémoire. Qui plus est, elle ne connaissait personne qui eût pu l'inviter. Ce rêve semblait si vrai par bien des côtés qu'elle tendait à le confondre avec la réalité. Par jeu, elle décida de laisser un personnage doté d'une queue aux stries noires sur fond violet la conduire jusqu'à sa table. Qui-bien entendu-s'avéra être celle de la mystérieuse inconnue poursuivie dans les rues enneigées.

– De la manière dont vous m’avez filée, débuta l’autre, je dois présumer que je vous intéresse.

Béatrice se retrouva muette. Elle n’avait d’yeux que pour ce visage lisse aux iris gris qui arborait un sourire au charme irrésistible, n’avait d’oreilles que pour cette voix, mi grave mi sifflante, mélodie en sol qui la transportait sur des rivages oniriques sans récifs mais pleins de surprises.

– Béatrice, nous sommes en train de parler, fit l’inconnue en riant avec légèreté, presque érotiquement.

– Comment savez-vous mon nom ?

– Tout le monde le murmurait, dans cet... endroit. “Béatrice va faire son numéro, ce soir.” Comme si vous étiez une sorte d’attraction de fête foraine.

Béatrice secoua la tête. Personne n’aurait pu prédire la manière dont elle avait agi. D’un autre côté, Flore s’était comportée de façon étrange. Le coup du manteau et, plus tôt, sa conduite suspecte avec Mélanie...

L’étrangère lui tendit une main fine et—extase suprême—glacée.

– Je m’appelle Michèle.

– Enchantée, répondit machinalement son invitée.

Aussitôt, elle découvrit entre ses doigts un verre de liquide ambré dans lequel des bulles mauves explosaient en une myriade d’étincelles violettes.

– C’est du vin de la passion. Premier cru.

Comme si elle avait requis cette explication, Béatrice le ballon à ses lèvres. En un rien de temps, elle sentit sa tête s’alléger, ses joues s’enflammer et ses soupçons se dissoudre. Le goût ne rappelait d’aucune façon le fruit de la passion, cependant la texture et même le bouquet en étaient agréables. Alors que son regard se troublait, que l’univers créait son propre jumeau, elle remarqua un garçon aux oreilles pointues venu leur remettre un menu. Les plats semblaient extraordinaires, improbables, pourtant la carte lui semblait en partie familière, comme si une partie d’elle-même qu’elle avait ignoré jusqu’à présent se réveillait enfin.

– Je prendrai... comme d’habitude, déclara-t-elle sans vraiment savoir de quoi elle parlait.

– Euh, tu devrais réfléchir un peu plus, tu ne te rappelles pas encore, intervint Michèle.

Le tutoiement avait déboulé sans prévenir. Béatrice aurait dû en être choquée ; elle ne ressentit qu’un vague désagrément ayant peine à survivre dans son esprit obscurci par les vapeurs de la passion.

– Bon, d’accord. Tu me conseilles quoi ?

– En entrée, une soupe d’évolution, dans la rubrique *grandes idées*. Puis un magret de mémoire en tant que *rêve principal*, et un clafoutis aux joies pour *dessert de fantasme*.

Le choix semblait le plus logique, aussi obtempéra-t-elle. Quitte à délirer, autant rester dans les limites d’un raisonnement irrationnel.

Au fur et à mesure que le repas avançait, le songe s’enfonçait inéluctablement dans la confusion. Elle était toujours elle-même, Béatrice, l’amnésique faisant la lecture aux gargouilles. Cependant, une nouvelle personnalité s’affermissait : quelqu’un d’étranger pour elle, mais très proche de Michèle. Quelqu’un tentant de lier le passé à l’actuel, conviant son hôte à participer en invitée à la conversation en cours.

– Ouvre ton esprit, disait la femme en blanc.

– Trop tôt, répondait son invisible amie.

Puis Béatrice reprenait le contrôle de sa voix.

– Vos cheveux... C’est remarquable.

– Si tu voyais les tiens au travers de mes yeux, ils te sembleraient moins extraordinaires.

Sourire. Regard qui pétille. La passion éclate encore en bulles violettes, survolée de phrases aux lettres persanes que l’atmosphère dessine en tons ocre et châtains.

Le repas se déroula ainsi, mi-enjoué, mi-surréal. Quand il s’acheva, Béatrice eut peine à se lever. C’est appuyée sur l’épaule de Michèle qu’elle parvint à quitter l’établissement onirique. Elles sortirent par une issue voilée d’un drap gris. Au-delà de la tenture s’étendait une plaine désertique, blanche, cernée de hautes montagnes ternes aux cimes affûtées. Dans le lointain, on apercevait un village ramassé autour de ce qui ressemblait à un château—ou une cathédrale—de glace.

– On rentre, déjà ? balbutia Béatrice.